



La filiation surréaliste de Magali Lambert ne relève pas d'un coup de Téléphone homard avec Salvador Dali mais, passé le temps de la provocation, est venu le goût pour la poésie qui enchante notre monde. Un goût certain pour les compositions fortuites qui nous rappellent ce lointain chant de Maldoror, « ...Beau comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie ... ». Si Man Ray puis Agnès Varda avaient illustré cette citation de Lautréamont à l'aide des objets concernés, Magali Lambert allège le poids des références pour nous conduire dans les creux de notre société, là où les objets abandonnés continuent de chanter comme les bijoux dans les magazines de mode. Le savoir-faire esthétique de l'artiste est aussi simple et efficace qu'un choc entre deux silex, elle produit des flammes dont la lumière est précieuse pour notre vision de la société. Avec son protocole qui consiste à réunir un objet naturel et un objet artificiel, Magali Lambert éclaire le visiteur dans le développement de son imagination. Deux objets lui suffisent à écrire une image photographique, ensuite, des espaces comme la Villa Pérochon offrent une dimension mentale qui favorise la démultiplication de son propos. Outre la photographie, l'artiste s'appuie sur le dessin et l'installation pour interroger la curiosité qui façonne notre rapport au monde.



Ce qui frappe toutefois, c'est la justesse du propos, comme cette petite biche en plastique rouge se frottant à un bois de cerf ou ce chevreau blanc dans la mâchoire de requin. « Chaque composition [est pensée] comme un petit monde parlant », écrit l'artiste. Effectivement, avec des rapports

construits sur fond neutre et absence d'ombre, l'efficacité de la tension offre la possibilité d'un récit, une fiction visuelle enclenchée avec humour et poésie.



Une série de dessins au mur accueille le public. Lignes claires, dimensions homogènes, les croquis d'objets trouvés agissent comme des relevés archéologiques. Faisant face aux images précieusement encadrées, ils complètent l'invitation faite au visiteur d'explorer « Les vies secrètes de l'ordinaire ». Le titre de l'exposition est mis en application au rez-de-jardin de la Villa Pérochon sur l'idée d'un cabinet de curiosité, une installation à base de boîtes entomologiques conforte la préciosité qui accompagne ce genre de concept depuis la Renaissance, avec cette différence que Magali Lambert maîtrise parfaitement son Histoire de l'art et ses courants parodiques.



On ne manquera pas les cartes postales de l'épisode Covid, non pas parce qu'elles nous rappellent des moments difficiles où le sens de « correspondance » était bafoué, mais parce que l'artiste y développe un humour désangoissant. Le rapport image-légende est souvent ludique, avec un brin d'absurdité qui fait penser à Joachim Mogarra. En prenant la forme très discrète d'une longue frise chronologique, l'accrochage ne s'inscrit pas dans le spectaculaire mais dans le vécu, d'ailleurs l'image

qui illustre l'affiche de l'exposition, des épluchures de légumes sur fond de nature morte, se trouve là, presque anonyme.



L'usure des espaces qui composent l'étage s'est montrée propice à un dialogue totémique avec des animaux naturalisés ou non. Notre rapport à la vie est ici questionné de plusieurs manières, cela passe par des grattages sur photographies, des recherches de fantômes, des images-cercueils, des installations chimériques, des agrandissements-puzzles... Les animaux de Magali Lambert sont parfois des réfugiés, suite à des mises au rebut, mais tous portent leur part d'humanité. Ce qui frappe, par exemple, dans les deux photographies de cadavres, c'est leur valeur cérémonielle. Le corbeau semble momifié et le chevreuil de passage entre deux mondes. Avec l'un des grands collages, ce ne sont pas deux images qui sont données à voir mais trois ou quatre. En effet, outre le portrait agrandi d'une chevrette et le tracé d'une figure chimérique, l'artiste accepte que son collage lui propose un effet discordant. De cette ambiguïté naît l'idée qu'une force irrationnelle anime l'œuvre. De plus, on pourrait penser qu'un esprit picassien dessine l'âme de l'animal à l'aide d'une lumière blanche. Une blancheur qu'on retrouve dans le grattage des photographies argentiques, afin de nous offrir une lecture possiblement abstraite du vivant. Une chose est certaine, en incisant l'image, Magali Lambert réaffirme la dimension plastique de sa démarche. Peu importe si le spectateur voit des masques, des fantômes, des fleurs, ce qui compte, c'est la possibilité de composer avec des éléments ordinaires et de produire du sens.



Arcimboldo, la référence qui se glisse dans le couple de biches entouré de fruits, nous invite à voyager à travers l'histoire de l'art et à réfléchir sur notre rapport au vivant. Ce n'est pas un hasard si l'installation est présentée dans la pièce qui servait de bureau à l'écrivain Ernest Pérochon.

De même que les fruits posés sur une fourrure ou photographiés comme des peintures relancent le dialogue artistique avec le passé, que ce soit avec Meret Oppenheim et son déjeuner en fourrure ou Cézanne et ses pommes. Il faut noter que le spectateur n'est pas ici en face d'images mais de processus, non seulement les compositions objets naturels-objets artificiels s'apparentent à des autocitations mais leurs photographies encadrées se présentent comme des objets, par le simple fait qu'elles soient posées sur des tablettes. Nous ne sommes pas devant une coquetterie scénique mais une sorte de petite cuisine esthétique, dans laquelle l'image est un fructueux objet de réflexion. On se demandera peut-être pourquoi les produits naturels photographiés sont moins appétissants, de même que l'on se permettra de sourire à la vue des pastilles photographiques représentant des moisissures et piquées sur les plastiques.



Voilà c'est dit, l'ordinaire d'une artiste comme Magali Lambert repose sur une nourriture extrêmement variée, il est souhaitable que le visiteur se régale à son tour.